

14è dimanche après la Pentecôte

« Prendre de la hauteur ». Prendre de la hauteur pour mieux contempler l'essentiel de la vie chrétienne : voilà ce à quoi nous invite le Sermon sur la Montagne, et particulièrement l'Évangile de ce dimanche, qui en est au centre.

Qu'est-ce que le Sermon sur la Montagne ? Sur la Montagne, Jésus convoque les foules et leur délivre le cœur de son enseignement : la vie selon l'Évangile, la vie selon la loi nouvelle, cette loi supérieure à celle de Moïse, qui pourtant n'en abolit pas le contenu, mais au contraire l'accomplit en l'élevant à une dimension proprement surnaturelle fondée sur l'imitation du Christ. Jésus enseignant sur la Montagne prêche symboliquement dans la chaire de Moïse (qui avait reçu les tables de la Loi sur le Mont Sinaï), et enjoint le peuple élu de reconnaître en lui l'accomplissement de la Loi et des Prophètes.

Que nous dit NS dans ce passage ?

- 1. Choisir son maître**
- 2. (Pas n'importe quel maître : Dieu est Père**
- 3. (Cmt : L'abandon à la Providence)**

1. Choisir son maître.

« Nul ne peut servir deux maîtres » : Non, il ne s'agit ici seulement d'éviter l'idolâtrie au sens propre du terme (les Juifs ayant été guéris de ce mal depuis alors quelques siècles).

En effet, la suite du texte nous révèle que le maître en question peut ne pas être nécessairement une personne (réelle ou fictive). Qui sont donc les autres prétendants à la soumission de notre cœur ? Ici, NS en nomme deux : l'argent (« Mammon ») et la vie (avec un petit « v », pas cette Vie qui est la communion bienheureuse avec le Dieu Vivant, mais notre existence terrestre et tout ce qui en elle peut susciter un attachement excessif : bien-être, plaisir, et même des biens on ne peut plus légitimes comme la santé. Dès lors, poser la question de la morale chrétienne en ces termes ne revient plus à se demander si l'on enfreint des interdits ou si l'on accomplit des préceptes ; mais de savoir quel principe intime préside à mon agir quotidien. On peut assister à la messe pour prier et recevoir des grâces... ou pour être bien vu de ses voisins ; on peut prier pour l'amour de Dieu... ou pour se sentir bien ; on peut célébrer la messe pour glorifier Dieu... ou pour gagner de l'argent. Si l'argent, la réputation ou encore le bien-être deviennent les motifs principaux de mon action, alors cela signifie en réalité que j'ai substitué à NS un autre maître, qui est pour moi comme une idole. Il faut donc faire un examen de conscience et s'efforcer de purifier nos intentions. Pour le traduire dans le langage de la théologie morale : travaillons à rester ordonnés à Dieu comme à notre fin ultime, c'est-à-dire à cette fin qui ne fait pas disparaître les autres mais se les subordonne. C'est le fameux « il vaut manger pour vivre et non vivre pour manger » : eh bien dans la vie chrétienne, il faut vivre, c'est-à-dire travailler, gagner de l'argent, manger, s'amuser... pour glorifier Dieu et non l'inverse. « Que vous mangiez, que vous buviez, faites-le pour la

gloire de Dieu. » (1 Co 10, 31).

2. Dieu est Père.

Nous le savons, c'est le cœur du message de NS dans l'Évangile, et le cœur de ce passage : Dieu est Père. En se révélant comme Fils, JC révèle que le Dieu d'Israël, dont il procède éternellement au sein de la Trinité, est Père : son Père par nature, et par conséquent le Père de l'homme Jésus, et de là le Père adoptif de tous ceux qui en recevant la grâce divine des mains de JC, participent avec lui à la communion trinitaire. Alors la question que nous pouvons nous poser ici : quel type de maître un Père est-il ? Le Père est un maître qui aime, et un maître qui fait grandir ses enfants. L'autorité du Père s'exerce pour le bien de ses enfants. En retour, les enfants doivent aimer leur Père, c'est-à-dire ne pas se contenter de lui obéir par crainte ou par intérêt, mais principalement pour deux motifs : d'une part, parce qu'il le mérite, en vertu de la dette insolvable que nous avons à son égard, et d'autre part : par amour pour lui. A la question de savoir qui est mon Maître, Jésus passe maintenant à la question : comment servir mon maître. La réponse est donc : avec amour (l'amour accomplissant la justice), ou mieux encore : par amour. Cet amour appelle et suscite en même temps notre confiance. Voici un critère qui nous aidera toujours à distinguer le bon de mauvais maître : le bon maître connaît notre vrai bien et nous aide à l'accomplir. Son autorité et ses préceptes peuvent parfois sembler rebutants à première vue (je pense aux commandements, à la Croix), mais il ne déçoit pas : ainsi du médecin qui connaissant mieux les maladies et le fonctionnement du corps humain, nous prescrit des remèdes parfois amers, mais qui nous guérissent. A l'inverse, le mauvais maître, qui veut usurper l'autorité qu'il n'a pas, flatte et séduit la sensibilité de ses victimes en exagérant l'importance des biens inférieurs qu'il promet en échange d'une obéissance indue, à l'image du Cocher de Pinocchio (qui lui promet un pseudo-paradis terrestre où l'on se contente de s'amuser toute la journée, et où le héros se transforme finalement en âne). Céder à ses avances procure un plaisir qui se change tôt ou tard en amertume. Non, loin d'être ce genre de maître, notre Dieu est un Père qui nous connaît mieux que nous, prend soin mieux que nous ne le ferions, même si sa sagesse ne nous soit pas toujours immédiatement accessible et même si les voies qu'il emprunte pour nous faire atteindre notre bonheur et notre vocation surnaturelle peuvent parfois sembler obscurs.

3. Comment aimer Dieu le Père : j'en nommerai deux : confiance et espérance.

a. Confiance. Certes, Dieu nous aime comme un Père, mais à la différence d'un Père terrestre : il est invisible, il semble loin, il ne répond pas toujours immédiatement à nos prières ; peut-être ai-je même parfois l'impression qu'il ne les exauce jamais. Pourtant, JC nous l'assure ici : ce dont nous avons besoin, Dieu nous le donnera au temps opportun. Qu'elle passe par la médiation de notre action ou d'autres causes, inconnues de nous, la Providence divine ne nous oublie pas. C'est là une certitude qui se fonde sur l'omniscience et toute-puissance divines : d'une part, Dieu n'a pas besoin de notre prière pour savoir de quoi nous avons besoin, et d'autre part, il sait mieux que nous si et quand nous avons le plus besoin d'être exaucés. Quant à s'assurer que son amour absolu soit bien ce qui guide sa Providence, voilà ce qu'en dit l'Écriture : « Dieu montre

son amour envers nous en ce que, alors que nous étions encore des pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous » (Rm 5, 8).

c. L'espérance : Le problème, c'est qu'il existe parfois un intervalle entre la détresse et l'intervention divine qui la comble. Cet intervalle, c'est l'épreuve. Citons à nouveau SP : « Nous nous glorifions encore des tribulations, sachant bien que la tribulation produit la constance, la constance une vertu éprouvée, la vertu éprouvée l'espérance. » (Rm 5, 4)

Cet effort de constance, cette patience sans lesquelles on ne peut être fidèle au Christ et à Dieu jusqu'au bout, lorsqu'elle atteint son point d'incandescence, s'identifie à la vertu théologale d'espérance. En effet, qu'est-ce que l'espérance ? C'est la vertu qui nous fait désirer efficacement le Ciel promis par Dieu à ceux qui l'aiment et qui le fait désirer comme la fin ultime à laquelle toutes les autres fins doivent être subordonnées, et s'il le faut, sacrifiées (Nous avons dit au début que la fin ultime, c'est Dieu. Mais le Ciel, ce n'est rien d'autre que la gloire, c'est la vie éternelle avec Dieu contemplé face à face, on parle donc là bien de la même chose). Voilà pourquoi le mot final de notre Evangile d'aujourd'hui est celui-ci : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît. ». L'épreuve est permise pour nous détacher des biens périssables que nous avons toujours tendance à idolâtrer, pour nous rendre à Dieu, notre Père. Car dans toute notre existence, terrestre comme céleste, Dieu est la fin, le reste n'étant qu'autant de moyens de le connaître, de l'aimer et de le glorifier.

Demandons donc la grâce de faire nôtre cet enseignement, qui est à la fois le plus fondamental et le plus exigeant, tant l'Amour de Dieu est un Amour jaloux qui œuvre à consumer tous nos attachements non pour nous aliéner, mais pour nous transfigurer.

Abbé Hugues Le Noan